

ces inscriptions sont comme colorées, comme si du métal s'y trouvait. » Une information sans aucun doute fiable puisque dans les années 1670, les Français André Daulier-Deslandes et Jean Chardin signalaient aussi des restes de l'or apposé en son temps sur les reliefs de la pierre par apposition de feuilles du précieux métal.

Outre de l'or en feuille, les artisans perses employaient souvent un bleu profond lorsqu'ils réalisaient des peintures murales ou des statues. En 1829, l'Anglais James Buckingham fut le premier à noter que les « [...] statues de Persépolis étaient aussi peintes, tout particulièrement en un bleu, tel que celui qui est connu en Égypte ». C'est pourquoi, quand il se rendit à Persépolis en 1840, l'archéologue français Charles Texier se concentra sur les couleurs de l'architecture perse, se livrant, pour les préciser, même à des analyses chimiques.

Il avait ainsi noté la présence sur certains bas-reliefs d'une couche noirâtre oxydée, dont il préleva des échantillons, afin de les dissoudre avec de l'acide chlorhydrique. Après ajout d'ammoniaque (une base), il obtint une solution claire et bleue, dont il conclut qu'elle contenait des ions cuivriques (Cu^{2+}). Le pigment à l'origine de la couche noirâtre observée par Texier était donc riche en cuivre : elle semblait correspondre à du bleu égyptien, un silicate double de calcium et de cuivre, qui fut le premier pigment synthétique. De ces observations découlait que le fond de la sculpture était complètement bleu.

Du bleu égyptien

Texier a appliqué ses résultats à la restitution en couleur du bas-relief montrant le Grand Roi sous le parasol (voir la figure 1). Pour intéressante que soit cette interprétation, il ne faut pas perdre de vue qu'elle fut réalisée dans le style de ce qui se faisait alors dans les palais royaux assyriens de Ninive et Kalkhu, à Nimrod. Texier convenait que le bas-relief n'avait peut-être pas été totalement peint. Il ne lui avait pas échappé cependant que des restes d'ornements en métaux nobles se trouvaient encore dans des trous sur les sculptures. Les bas-reliefs ne resplendissaient donc pas seulement de leurs couleurs brillantes, mais aussi des couronnes et bracelets de métal qui accentuaient le caractère vivant que devaient avoir les représentations royales.

3. LE GRAND TAUREAU AILÉ (c)
fut également peint. À l'aide d'un microscope, l'auteur recherche des traces de couleurs sur cette sculpture colossale de Persépolis. De fait, des traces de pigment bleu (a) se trouvaient sur certaines parties de la tête, et des traces d'un pigment rouge dans les narines (b).



Alexander Nagel





4. CES RESTES DE POTS DE PEINTURE ont été retrouvés enterrés au pied d'un bâtiment de Persépolis. Ils l'ont été probablement dans le cadre d'un rituel. Manifestement, le pot à l'origine de ces fragments contenait du bleu égyptien.

Plus de 40 ans plus tard, à Naqsh-e Rostam, le botaniste français Frédéric Houssay trouva une inscription cunéiforme portant des traces de couleurs sur la façade de la tombe de Darius I. Il expliqua : « Les inscriptions étaient cachées sous une couche de calcaire, que j'ai enlevée. Elles apparurent alors : elles étaient d'un bleu intense. Je pense que c'est la première fois que des traces de couleurs dans des inscriptions cunéiformes gravées sont mises en évidence. »

Malgré ces évidences, les idées des érudits européens sur un empire achéménide sans couleur n'avaient pas changé. Le tournant se produisit avec le travail de Marcel et de Jane Dieulafoy, qui exploraient le Proche-Orient avec Houssay. Dans les années 1880, ils conduisirent des fouilles à Suse et découvrirent des bas-reliefs en briques émaillées colorées (voir la figure 6). Dès 1889, ils présentèrent à l'Exposition universelle de Paris des reproductions de cette frise multicolore, qui déclenchèrent une grande fascination du public pour ce monde perse tout à coup multicolore et brillant. Le couple Dieulafoy étudia en détail les couleurs des palais achéménides et souligna qu'elles constituaient un élément central de la culture perse. Les briques de céramiques colorées étaient l'une des traditions de l'artisanat babylonien. Ainsi, la célèbre porte d'Ishtar, l'une des portes de Babylone, fut construite avec les mêmes briques émaillées bleues durant deux générations, avant la fondation de l'Empire achéménide.

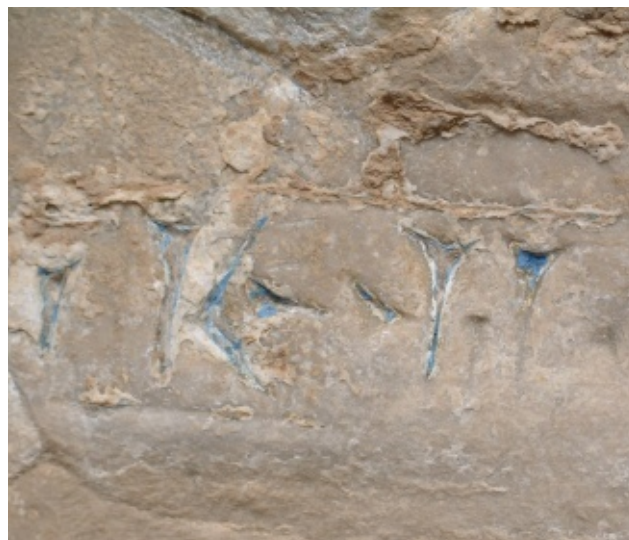
Au début du XX^e siècle, nombre de bas-reliefs perses parvinrent dans divers musées du monde entier, et leurs moulages dans les collections privées. Tout cela renforça une fois de plus la représentation que l'on se faisait de résidences royales perses sans couleurs. Ce n'est que dans les années 1920 que Herzfeld attira l'attention sur la polychromie des palais royaux achéménides, qu'il avait redécouverte. Il signalait dans ses notes les plus petits des restes de couleur. « Traces d'or sur l'ourlet de l'habit », nota-t-il par exemple au dos de la photographie d'un bas-relief représentant un manteau royal. Dans son journal, figure aussi la restitution en couleurs de l'homme ailé représentant probablement une divinité importante des Achéménides, qui apparaît sur beaucoup des bas-reliefs de Persépolis (voir la figure 1).

Lorsqu'il mit au jour le palais de Pasargades, Herzfeld découvrit aussi des restes de moulures comportant des peintures ornementales. Elles ornaient les colonnes et les murs de brique d'argile du palais, dont seules les fondations de pierre sont encore visibles aujourd'hui. Les restes de pigments et de dorures, les trous d'ancrage d'ornements de métal, ainsi que les fragments de briques émaillées et de peintures murales suggèrent que les palais achéménides étaient couverts de couleurs, qui nous paraîtraient aujourd'hui bien trop vives.

Après Herzfeld, l'historienne de l'art Judith Lerner, de l'Université Harvard,



Hassan Rafsaz/Avec la permission de Alexander Nagel



Hassan Rafsaz/Avec la permission de Alexander Nagel

5. SUR LA TOMBE DE DARIUS I à Naqsh-e Rostam, la nécropole royale associée à Persépolis, tant la bouche et la barbe de la sculpture du Grand Roi que les creux des inscriptions cunéiformes ont conservé jusqu'à aujourd'hui des traces de bleu égyptien.